



SATORI ... ou l'éveil de la connaissance

Article paru dans Samurai n° 2 en 2010.

Sensei Roland Habersetzer a été nommé en 2006 au Japon 9^è Dan de Karatedo par O-Sensei Oguro Tsuneyoshi, du Gembukan en même temps que Soke de sa propre approche martiale ("Tengu no-Michi"). La reconnaissance d'un long et constant engagement pour la pratique et la survivance d'un Budo réellement martial affirmé à travers ses stages dans de nombreux pays du monde dès l'heure des pionniers, comme dans ses très nombreux ouvrages et articles servant toujours de références. Il dirige avec passion et compétence le ' Centre de Recherche Budo-Institut Tengu' (www.tengu.fr), Association française à ramifications Internationales.

Roland HABERSETZER rapproche ici deux vieilles et belles histoires de guerriers, l'un maître du tir à l'arc en Chine, l'autre vaillant chevalier de l'Empire germanique, dont la quête martiale aboutit un jour à une nouvelle prise de conscience ...

Le moment de grâce

Voici deux histoires qui devraient interpeller tous ceux qui, parmi vous, recherchent dans la pratique des arts martiaux quelque chose à quoi leur seul aspect sportif ne pourra jamais leur donner accès ... La première est une vieille histoire chinoise, qui est assez connue, et dont vous avez peut-être quelque souvenir.

La seconde est une histoire occidentale, quasi inconnue celle-là, mais que j'ai, depuis que je la connais (il y a fort longtemps), rapprochée de la première¹. Leur parallélisme est assez évident.

.. En réalité, de telles histoires sont enfouies dans la mémoire collective de tous les peuples, qui les ont, le plus souvent, oubliées. On les retrouve en effet ailleurs encore que dans ces deux évocations, habillées autrement. Ce qu'elles ont à nous apprendre est bien de la même veine. Elles nous parlent de ce moment de grâce que peut avoir la chance de connaître celui ou celle qui chemine sur la route de la Connaissance, cette Voie qui, d'un éclair, peut s'ouvrir sur "l'éveil", que l'on nomme "Satori" au Japon, ou "Ju-ting" (Zhengjue) en Chine.

Le maître de tir à l'arc

En ce temps-là vivait dans la cité chinoise de Hantan, un homme que la Tradition a nommé Chi-Ch'ang, qui rêvait de devenir le plus grand archer du monde. Il partit donc pour la province lointaine où résidait le meilleur maître de tir à l'arc du pays, un certain Wei-Fei dont on disait l'adresse si grande qu'il était réputé capable de tirer toutes les flèches de son carquois dans une seule feuille de saule, à cent pas ...

Et il devint son élève. Wei-Fei lui apprit tout d'abord à ne pas cligner des yeux : Chi-Ch'ang arriva finalement au prix d'un entraînement sévère à garder ses yeux ouverts même en dormant, et un jour qu'il était assis en regardant fixement autour de lui une petite araignée tissa même sa toile entre ses cils ... Puis son maître lui apprit à regarder jusqu'à ce que "ce qui est minuscule te semblera évident" et que "ce qui est petit te semblera énorme". Ce que l'élève fit alors, à ne regarder qu'un minuscule insecte qu'il avait placé sur un brin d'herbe posé sur le rebord de sa fenêtre. Au bout de quelques mois, il commença à distinguer tous les détails de cet insecte, que la servante remplaçait régulièrement par un autre de même taille.

Au bout de trois ans, l'insecte lui parut aussi volumineux qu'un cheval. Chi-Ch'ang se précipita alors hors de la maison, et vit des chevaux qui lui semblèrent gros comme des montagnes, des cochons comme des collines et des poulets comme des tours de châteaux. Tout à sa joie, il retourna dans la maison et tira une flèche sur l'insecte qu'il tua sans même effleurer le brin d'herbe. A partir de ce jour il allait encore progresser à pas de géant, jusqu'à ne plus avoir rien à apprendre de son maître. Il allait d'exploit en exploit. Mais il savait aussi que tant que vivrait son maître, il ne pourrait prétendre au titre de meilleur archer sous le ciel... Un jour qu'il marchait dans la campagne, Chi-Ch'ang vit Wei-Fei au loin ; sans hésiter, il prit son arc et visa. Mais le vieux maître avait deviné sa pensée et banda son arc au même instant. Les deux flèches partirent en même temps, et se télescopèrent à mi-course. "Je te reconnais bien là, tu as bien travaillé" dit le maître sans émotion apparente.

"Je suis confus" dit l'élève, tout de même surpris.

Puis, comprenant que pour lui la menace pouvait désormais rester constante, Wei-Fei se résolut à détourner l'esprit de Chi-Ch'ang vers un autre objectif. Aussi l'envoya-t-il vers l'ouest, à la rencontre du vieux maître Kan-King, dont le savoir, disait-il, était vraiment incomparable, et qui vivait en ermite dans une grotte sur la montagne Ho. Les deux hommes se séparèrent donc avec émotion, et Chi-Ch'ang finit par trouver après bien du chemin un très vieil homme au dos courbé et aux cheveux blancs, mais dont les yeux brillaient d'une étrange douceur.

"Je suis venu te voir pour m'assurer que je suis aussi grand archer que je le crois" fanfaronna-t-il aussitôt. Comme le vieil homme ne réagissait pas, il hurla encore plus fort. Puis, comme l'autre ne faisait toujours pas attention à ses gesticulations énervées, Chi-Ch'ang excédé tira une flèche sur une bande d'oiseaux migrants et en abattit cinq d'un seul coup. Le vieil ermite lui sourit alors avec indulgence, soupira, et lui demanda de le suivre sur une crête rocheuse escarpée, où il dut d'ailleurs retenir à plusieurs reprises le jeune homme pris de vertige, les jambes soudain molles. L'histoire rapporte alors que ce jour-là le jeune archer vit le vieil homme, parfaitement à l'aise face à l'abîme, abattre un vautour volant très haut après avoir fait mine d'ajuster une flèche sur un arc invisible et de tendre la corde, ses deux mains parfaitement vides ... Chi-Ch'ang comprit qu'il avait été témoin de la suprême manifestation d'un art où il avait si passionnément voulu briller. Il avait appris que le véritable archer n'avait besoin ni d'arc ni de flèche ... Et il resta dix ans sur la montagne Ho. A quelles disciplines il se soumit pendant toutes ces années, on ne le sut jamais.

Mais lorsque, après la mort du vieil ermite, il redescendit de la montagne, tous furent étonnés du changement qui s'était effectué en lui. Son visage, qu'ils avaient connu arrogant, exprimait à présent de l'humilité et presque de la naïveté. Et il n'avait même pas ramené avec lui son grand arc de peuplier dont il avait été si fier. A ceux qui demandaient quand même quelque explication, il répondait invariablement : "Le stade ultime de l'activité est l'inactivité.

Le stade ultime de la parole est le silence. Le stade ultime du tir à l'arc, c'est de ne pas tirer".

Et il se mit à vieillir doucement, dans une parfaite impassibilité. On ne savait plus dire s'il respirait encore ou non. Des histoires folles circulèrent au sujet de pouvoirs que l'on devinait derrière ce visage vide d'expression. Etrangement, ceux qui avaient quelque dessein invouable à son endroit évitèrent de s'approcher de la maison de Chi-Ch'ang et l'on disait même que les oiseaux migrants ne survolaient jamais son toit². Les plus intelligents chuchotèrent qu'il s'était mis en accord avec les lois secrètes de l'univers ... Jusqu'à sa mort, quarante ans près, Chi-Ch'ang ne toucha plus jamais à un arc.

Mais il y avait encore plus incompréhensible : lorsqu'il rendit un jour visite à un ami, qu'il vit accroché au mur un objet à l'aspect vaguement familier, et qu'il finit par demander à quoi il pouvait servir, son hôte stupéfait mais voyant que Chi-Ch'ang ne plaisantait pas lui répondit d'une voix tremblante : "O Maître, il faut de toute évidence que tu sois le plus grand maître de tous les temps pour avoir oublié à la fois le nom et l'usage de l'arc que voici !".

On dit qu'à la suite de cette scène, les peintres de la cité de Hantan jetèrent leurs pinceaux, les musiciens brisèrent les cordes de leurs instruments et les charpentiers eurent honte d'être vus avec leurs outils ...

Ainsi vécut et mourut Chi-Ch'ang, qui devint le plus grand archer de tous les temps, mais qui n'aurait jamais imaginé ce qu'il allait vraiment découvrir au bout de ses efforts.

La quête du chevalier

On lui avait donné le nom de Chevalier Sans Peur, et il est inutile de raconter ici tous les faits d'armes de ce baron du Saint Empire germanique qui avait rejoint la première croisade initiée par le pape Urbain II au Concile de Clermont (1095). Avec tant d'autres chevaliers, ce seigneur parti de Dresde en Saxe, avait longuement guerroyé en Terre Sainte, bataillé devant Antioche, repris Jérusalem, et son nom passa les frontières, au point que même les mères arabes menaçaient leurs enfants d'en référer au Chevalier Sans Peur s'ils n'étaient pas sages ... Partout on craignait autant sa lance que ses incontrôlables colères. Lorsqu'après des années de batailles où il rechercha en vain plus fort que lui il décida de rentrer chez lui, accompagné de son fidèle écuyer, son orgueil et sa renommée l'avaient déjà précédé sur tout le chemin du retour à travers l'Europe. Partout on sonnait le tocsin pour signaler son approche, on se barricadait dans les églises, partout on se dérobaient devant lui.

Plus personne, nulle part, ne voulait prendre le risque de s'affronter à lui.

Ainsi le baron germanique arriva-t-il au Tyrol autrichien. On raconte qu'un riche marchand se rendant de Nuremberg à Venise croisa son chemin et tomba raide mort, en apercevant ses yeux terribles rouler sous la visière de son heaume de cuir renforcé d'acier, croyant voir à lui le diable. Mais c'était l'hiver et le chevalier était encore loin de sa ville de Dresde. Comme son écuyer avant lui, il dut se résoudre à abandonner sa monture, qui gela sur place. La neige se fit si épaisse, et la nuit aussi noire que l'âme d'un mécréant, qu'ils faillirent à plusieurs reprises rouler dans des abîmes profonds. Transis de froid, leurs barbes gelées, ils durent s'arrêter tant la tempête redoublait d'intensité. Lorsque, soudain, un délicieux fumet de soupe vint à leurs narines, venu d'un peu plus haut sur la montagne ...

Les larmes aux yeux, ils se crurent arrivés aux portes du Paradis et l'écuyer se précipita sur une sente qui le mena à une caverne au fond de laquelle pétillait un bon feu entretenu par un petit vieillard sec et décharné, vêtu de loques, qui ne fit même pas attention à lui.

L'écuyer proclama alors haut et fort le nom de son maître, devant lequel chacun tremblait et se mourrait d'effroi, de Jérusalem à ici. Le vieil ermite haussa les épaules et continua tranquillement à tourner sa soupe. L'écuyer se rapprocha davantage, au point que son armure commença à chauffer près du feu et qu'il faillit tomber dans le chaudron, pour hurler cette fois : "Je suis le fidèle écuyer du plus vaillant baron de l'Empire teutonique, le Chevalier Sans Peur, qui est ..".

Sans se troubler le moins du monde, le vieux cracha dans le feu et tournait toujours sa soupe lorsque, enfumé, épuisé à force de hurler, à demi brûlé et mort de faim, l'écuyer s'écroula sur place, raide mort.

Le Chevalier Sans Peur, qui avait entendu les vociférations de son homme, trouva à son tour l'entrée de la petite caverne dans laquelle il se précipita, manquant de s'assommer sous la voûte basse. De son gantelet d'acier il attira à lui le petit homme, qui n'avait toujours pas lâché le bâton avec lequel il tournait la soupe. "Je suis, tonna le chevalier, le plus vaillant baron de l'Empire ... "

"Ah bon", fit simplement le petit vieux, qui se dégagea doucement. "Je suis ... et je t'ordonne de me donner gîte et couvert !". "Je n'ai pas de place, vous voyez bien, mon frère ... " s'excusa l'ermite.

"Voici de l'or et des pierreries pour toi, mais laisse-moi ton antre jusqu'au matin".

"Des cailloux ! Qu'en ferais-je, sire chevalier ? Il y en a plein la montagne et l'éclat de l'or, vraiment, me fait mal yeux ! Et il ne lui accorda plus aucune attention. C'en était trop ! Dans sa rage, le Chevalier donna un tel coup de poing à la falaise qu'un quartier de roc s'en détacha et roula dans le ravin qui en répercuta longuement l'écho.

"Ho ! sire Chevalier, fit alors le vieux, cette montagne est la mienne, et je ne veux point qu'on l'abîme". Et, se versant la soupe, il se mit à manger. Alors, avec un terrible rugissement, le Chevalier extirpa de son antre le vieillard et son écuelle et les précipita dans la vallée.

Mais à peine avait-il fait ce geste abominable que, comme frappé par un éclair, il s'écroula la face contre terre. "Pauvre de moi ! J'ai tué le seul être au monde qui ne me craignait pas ... !". Et il pleura jusqu'au matin, perdu comme un enfant dans les rafales du vent. A l'aube, il arracha son bel équipement de guerre, pièce après pièce, haubert, heaume, cotte d'armes, lances, masse d'arme, épée, écu, gonfanon...³.

Puis il lacéra ses sous-vêtements de drap fin des Flandres, creusa de ses mains nues un trou pour enterrer son écuyer, et entra dans la caverne, cette fois facilement car courbé en deux par l'humilité. Là, il chercha deux pierres, les frotta l'une contre l'autre et ralluma le feu.

C'est ainsi, conclut cette histoire, que devint ermite le plus vaillant baron de l'Empire, qui s'était fait tant craindre et qui, maintenant, avait découvert que son plus mortel ennemi était lui-même. Et qu'il n'aurait pas assez du reste de sa vie pour le vaincre.

Personne n'entendit plus jamais parler du Chevalier Sans Peur. En réalité, on ne sut jamais ce qu'il advint de lui. Les derniers montagnards qui eurent à passer par ce coin reculé du Tyrol aperçurent bien quelques ossements au fond d'un précipice, ainsi que des pièces d'armures rouillées, et aussi, lorsque d'instinct ils avaient levé la tête, une étroite fumée sortant d'une anfractuosité de la montagne ... Mais le ravin était si profond et la montagne rocheuse si élevée, qu'ils préférèrent passer leur étroit chemin ...

Voilà ... Est-il nécessaire de développer ? De ces deux légendes transpire la même symbolique, "fondamentalement martiale" ... Deux difficiles chemins vers le haut de la montagne, deux quêtes d'absolu, du Graal (que l'on cherche au loin), ou de la "Jérusalem du cœur" (que l'on cherche en soi), ou quel que soit encore le nom de cette éternelle recherche de l'homme pour trouver un sens à sa vie. Il est facile de comprendre que l'histoire du chevalier rejoint celle d'une "histoire de dojo" classique. Deux histoires de guerriers, deux pentes gravies au bout de tant et tant d'efforts, puis deux rencontres au sommet, qui ont changé leurs vies, de manière tout à fait inattendue. Alors que l'un et l'autre croyaient avoir déjà tout vu, n'avoir plus rien à prouver à personne ... Parce que de là où ils finirent par arriver, que ce soit en Orient ou en Occident, il devenait possible de découvrir l'autre versant de la montagne.

Là où le chemin aride s'ouvre sur l'éveil à La Connaissance, cette acquisition d'une sorte de 6^{ième} sens, ou de 3^{ième} œil, et qui fait basculer vers une autre perception des choses, "Okuden", est cet autre versant du "martial" ... Mais de cela je me propose de vous entretenir une autre fois.

Roland Habersetzer

1. Sources. La première histoire est reprise d'un texte de Nakashima Ton, publié dans "le monde du Zen" de Nancy Wilson Ross (Stock, 1968). La seconde vient de "Contes et légendes des croisades de Maguelonne Toussaint Samat (Nathan, 1961).

2. On retrouve l'allusion au "chat de bois" dont je parlais dans le numéro précédent ...

3. Je rapproche cette scène d'une autre, dans le film • Excalibur • de l'anglais John Boorman en 1981...: on y voit Perceval, chevalier de la Table Ronde, épuisé par ses combats, au bord de la noyade, perdre son armure au fond de l'eau et trouver enfin, de manière tout à fait inattendue alors qu'il l'avait déjà cherché toute sa vie, le Graal (la coupe dans laquelle aurait été recueilli le sang du Christ. Par extension : le bout d'une longue quête ...). Parce qu'il n'était plus, finalement, qu'un homme dépouillé, en simple chemise ... (?). Retrouvez donc ce vieux film dans une cinémathèque rien que pour cette scène (vers la fin), allégorique s'il en est Elle vaut certains messages contenus dans les vieux films de Samurai d'Akira Kurosawa !

Entouré d'ennemis, je serai écrasé en tant que forme. Mais l'Etre est et reste le mien., aussi fort que l'ennemi. Aucun ennemi ne peut jamais le pénétrer. (Chine, Anonyme)